

Vincenç Belledame
Le cinquième sens



Roman

Vincenç Belledame

Le Cinquième Sens

© Vincenç Belledame, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0026-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Rach...
Bon Anniversaire

En hommage
à Evelyne Jourdain

« Pour témoigner de ce qui arriva ensuite,
il faudrait peindre le silence avec des mots, [...] »

– Buveurs de Vent - Franck Bouysse

« Le problème, c'est que la mauvaise musique,
c'est comme le mauvais pinard... On s'y fait »

Vincent Balivet

Prologue

-Avril 2007-

Ectoplasme, ce fut le mot qui lui vint à l'esprit pour qualifier cette boue informe translucide et filandreuse. Un ectoplasme sortit tout droit de la bouche d'une sœur Fox ou d'un Allan Kardec. Une espèce d'entité médiumnique, aussi sournoise que malfaisante, destinée à entraver la bonne marche de son cargo en réduisant sa visibilité au néant le plus total.

Il quitta la passerelle, longeant les coursives jusqu'au pont supérieur. Il n'aimait pas cette brume à couper au couteau. Elle lui occasionnait des montées d'angoisse, qu'il peinait à maîtriser. Cœur battant et souffle court, il exhuma sa carcasse à l'air libre en hâte de respirer correctement malgré l'humidité ambiante. Accoudé au bastingage, il essayait vainement de distinguer quelque chose. Il avait beau connaître le trajet sur le bout des doigts, l'avoir parcouru sur une mer démontée, de nuit comme de jour, il ne pouvait s'empêcher de douter, de penser en noir.

Le flux de ses souvenirs, reprenait régulièrement le dessus. Stigmates d'une jeunesse décousue, où rire, violence et peur se côtoyaient au quotidien. Il avait seize ans en 1972, année faste en nombre de morts dans le conflit Nord-Irlandais. Seize ans, à traîner dans Belfast pendant les troubles. Il était né irlandais, et catholique, comme beaucoup de ses congénères. Il avait connu les attentats, les bombes, les fusils-mitrailleurs et les grenades planqués derrière le vieux buffet, dans la maison de briques humides de ses parents, les défilés Orangistes, l'IRA, et les soirées à n'en plus finir à parler de politique devant une multitude de pintes de la Stout nationale.

Mais si l'étincelle d'une Irlande unifiée brillait dans l'œil de ses proches, une certaine lassitude, glissait sur son corps robuste de gars de l'Ulster. Il échouait à comprendre le sens de toute cette lutte intestine.

Comment pouvait-on se battre ou s'entretuer pour un bout de terrain, pour de la politique ou de la religion ? Haïr son voisin au point de l'occire ? Depuis quand Terre et Mer appartenaient-elles aux hommes ? De quel droit se les étaient-ils appropriés, fragmentés ? Pourquoi ne restaient-ils pas au service de la

nature ?

C'est pourtant elle qui poserait le point final à toute cette comédie humaine. Le plus bel exemple prit source chez lui, à Belfast, sur le quai Thompson, dans les chantiers Harland & Wolff. Base de construction de deux des plus gros sister-ships de l'époque, l'Olympic et le Titanic. La nature avait démontré de la plus belle des manières, sa suprématie lorsqu'un iceberg avait envoyé par 3821 mètres de fond dans l'Atlantique Nord, l'un des deux géants d'acier.

Quand ses amis couraient sur les décombres, sautaient sur les barricades, jouaient au milieu des feux qui embrasaient certains quartiers de Belfast, lui arpentait, seul et sans relâche, le chantier naval, regardant au loin, par-delà les portiques et les grues, par-delà l'horizon de la mer d'Irlande. Elle seule l'intéressait, l'aimantait.

Malgré son aversion pour la guerre, il s'engagea comme quartier maître dans l'Irish Naval Service, seul moyen rapide de s'éloigner de la terre ferme. Fort de son expérience, en Capitaine estimé, il quitta l'armée quelques années plus tard, pour entrer dans la marine marchande. Il assurait depuis, la liaison entre Dublin et Douglas, pour approvisionner l'île de Man en diverses denrées. La peur omniprésente lors des épisodes les plus critiques des troubles, avait développé chez lui une espèce de sixième sens, un instinct qui ne l'avait jamais trahi jusque là, à l'approche du danger.

Cette foutue brume ne se levait pas. Malgré toute la technologie de Géopositionnement Satellite, en bon marin, le capitaine aimait savoir où il naviguait. L'immense cargo fendait la mer droit devant lui, noyé dans un bruit de moteur et de clapotis. Quelque chose se tramait. Il se hâta de rejoindre la timonerie. En passant la porte, devant le visage livide du pilote, il sut d'emblée, que quelque chose ne tournait pas rond.

Défaillances techniques, panne d'outils de navigation, erreur de trajectoire, absence de signalisation, les explications embrouillées de son second confirmèrent une fois de plus son mauvais pressentiment.

Un bruit terrifiant provint de la proue du navire. Un déchirement sinistre, évoquant la collision de deux masses de tôle.

— Stoppez les machines !

Le capitaine retourna sur le pont à grandes enjambées, espérant percevoir au travers de la brume, ce qu'ils avaient heurté. Il scruta la mer plusieurs dizaines de mètres sous la passerelle, mais ses yeux se perdirent dans le néant, aveugles à la densité du nuage. Il ne distinguait même pas les flots. Le ronronnement soporifique des moteurs fit place à un silence angoissant. Après avoir arpenté les ponts de long en large, il retourna dans la timonerie.

Le navire n'avait pas l'air d'avoir souffert. Aucune des alarmes ne s'était déclenchée. Il n'y avait apparemment pas de voie d'eau.

Sous les ordres du capitaine, le second redémarra doucement les machines, et le moteur reprit son bourdonnement lancinant.

Il s'approcha du tableau de bord. Tout fonctionnait à nouveau. Sans doute un faux contact.

— De combien avons-nous dévié ?

— Environ 7° Est rapport au Nord compas.

— Rejoignez notre route, et ordonnez au chef radio de signaler l'incident. Mentionnez l'absence d'alertes et certainement la présence de cétacés.

Le cargo continua donc sa route, en direction de l'île de Man, laissant dans son sillage d'écume, non pas la carcasse d'une baleine blessée, mais une multitude de débris. Si le brouillard s'était levé, le capitaine n'aurait pas redémarré les machines. Il aurait sans nul doute aperçu les restes du voilier que son cargo venait de broyer. Il aurait sans nul doute repéré l'un des bouts de résine polyester malmené par les vaguelettes, où l'on pouvait lire clairement : LIV 1546W65.

Paul - Siège 41 -

L'auréole grasseuse laissée par mon crâne, imprégnait la vitre de mes souvenirs diffus. Je regardais courir, au travers de cette tâche trouble, les derniers arrivants. Certains en retard, d'autres, tout simplement perdus au milieu d'une cohue qui les dépassait. Les derniers événements m'avaient laissé pantois et en proie à des considérations douteuses, me laissant aller à des pensées philosophiques.

Nous suivons tous, le fil de notre vie. Si certaines directions se révèlent hasardeuses, d'autres restent limpides, et pourtant... les chemins les plus sûrs ne sont pas forcément les meilleurs. Mais une certitude demeure : nous avançons, comme une barque sur un cours d'eau, nullement égaux pour tenir une barre.

Avec une seule vie, c'est déjà compliqué ; moi j'en ai deux... Deux vies, plusieurs décisions, un seul épilogue. Faut-il faire confiance aux signes, aux sens, qui s'imposent à nous comme autant d'étoiles dans un ciel dénué de lune, dans l'espoir de trouver l'ultime issue ? Pourquoi pas ?

Il me restait sept heures, sept heures pour faire le point, sept heures pour tout raconter, sept heures pour me décider.

Elle entra dans mon champ de vision, assez grande, brune, les cheveux relevés en un chignon laissant dépasser quelques mèches bouclées. Elle vint droit sur moi, yeux noirs, regard franc, avec un petit grain de beauté au-dessus de la lèvre. Elle me sourit, était-ce le signe ? Elle me parla : “ Est-ce que c'est libre ? ” Elle s'assit d'autorité. Je ne pouvais pas lui parler. Je devais écrire ma confession dans le laps de temps qu'il me restait. Je la regardai, et finalement, je me lançai. “Auriez-vous un stylo ? Et du papier aussi, s'il vous plait ?”

I
- Le Goût -